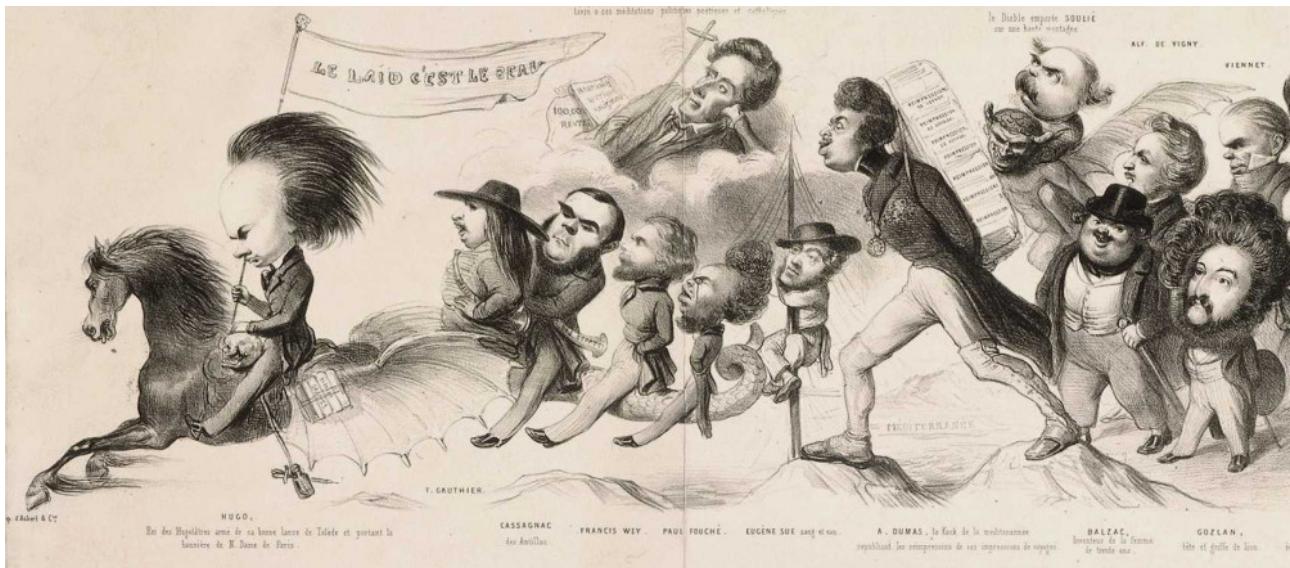


Pendant tout le XIX^e siècle, un courant littéraire et culturel va dominer en Europe, il s'appelle le **romantisme**.

Contrairement à ce que son nom semble indiquer, il ne s'agit pas d'une esthétique doucereuse, centrée sur l'amour et les bons sentiments. C'est en fait un **culte de la mort**.



Les romantiques ont fondé leurs principes en réaction à ceux de la génération précédente, à savoir les Lumières. Ils pensent que la Révolution française, et surtout la Terreur, ont signé **l'échec de ce courant de pensée**.

Ainsi, là où les hommes des Lumières réclamaient une constitution ou la république, beaucoup de romantiques vont se déclarer **monarchistes**. Mais surtout ils vont rejeter la politique et se consacrer à l'étude de leurs sentiments intimes : le **lyrisme** est le registre dans lequel ils se plaisent. Gustave Flaubert, plus tard, se moquera de cette tendance aux lamentations en qualifiant Lamartine de « femmelin ».

Là où les Lumières entretenaient l'idée de progrès humain, les romantiques développeront un pessimisme marqué, allant jusqu'à **glorifier le suicide** : Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther*, Vigny, *Chatterton*, les héros éponymes des pièces *Hernani* et *Ruy Blas* de Victor Hugo : toutes ces œuvres mettent en scène un héros désespéré, qui ne trouve plus sa place dans un **monde trop matérialiste** (la révolution industrielle écœure les romantiques).



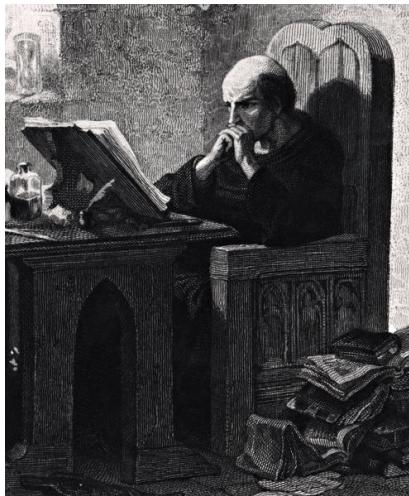
La jeunesse des années 1800-1850 n'a plus les idéaux galvanisants de la Révolution française ou des guerres de l'Empire ; certains vont jusqu'à suivre le modèle de leurs héros et se suicident collectivement en s'habillant comme Werther dans le roman dont il est le héros, en jaune et vert. On parle encore aujourd'hui d'*effet Werther* en psycholo-

gie quand des adolescents passent à l'acte sous l'impulsion d'un héros réel ou fictif : Marilyn Monroe en 1962, Kurt Cobain en 1994...

Les raisons de désespérer se trouvent également dans **l'épidémie de tuberculose**, appelée la *Peste blanche*, qui ravage l'Europe jusqu'en 1945. Avec une mortalité de près de 30% et aucun traitement connu avant la découverte de la pénicilline, cette épidémie réduit la Covid-19 à une simple grippe, en comparaison. Un roman comme *La Peau de chagrin*, de Balzac, illustre bien le désespoir qui frappe ceux qui se sentent condamnés à long terme. Ceux qui sont atteints de cette maladie maigrissent beaucoup, et cela influe sur l'esthétique corporelle de l'époque. Quand au XVIII^e siècle on voulait être « gras », avoir de « l'embonpoint », mots qui n'étaient pas négatifs alors, les héroïnes romantiques sont minces, presque mourantes... hommes et femmes ont la **taille mince** grâce à des corsets si nécessaire. La mode bannit les couleurs vives : on s'habille de noir ou de blanc. Les perruques sont passées de mode : les hommes ont désormais les

cheveux ébouriffés et se moquent des « genoux », les chauves...

D'autre part, quand les Lumières cultivaient la **raison**, et combattaient la religion, les romantiques vont prendre le contrepied et se lancer dans l'exploration de toutes les spiritualités les plus étranges : **fantômes, vampires et sorciers** deviennent



des personnages fréquents dans leurs œuvres. C'est à ce mouvement littéraire que nous devons *Dracula* (Bram Stoker, 1897). Jules Verne lui-même placera un de ses romans en Transylvanie : *Le Château des Carpathes* (1892).

Enfin, quand les Lumières valorisaient les villes et leur civilisation, et qualifiaient les campagnes de « déserts hérissés », les romantiques vont **réhabiliter la nature** et en faire une source d'inspiration. C'est François-René de Chateaubriand vibrant au souffle de l'orage (*René*, 1802), Alphonse de Lamartine méditant face au lac du Bourget (*Méditations poétiques*, 1820), ou Victor Hugo méditant face à la mer (« Oceano nox », *Les Rayons et les ombres*, 1840), et plus tard exilé sur son rocher de Guernesey. Jules Verne mentionne aussi dans *Vingt mille lieues sous les mers* le roman de Victor Hugo *Les Travailleurs de la mer* (1866). C'est aussi l'occasion pour eux d'exprimer leur

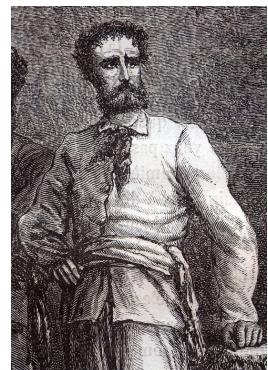
misanthropie et leur dégoût de la société humaine.
La nature passait pour vulgaire et anti-poétique ; Hugo se moque de ces préjugés dans *Les Contemplations* (1856) : « Je nommai le cochon par son nom ; pourquoi pas ? (...) Je fis fraterniser la vache et la génisse » et ce tournant a si bien été pris que dé-



sormais pour beaucoup, le mot « poésie » est synonyme de « description de la nature »....

Comment le capitaine Nemo s'inscrit-il dans ce mouvement ?

Certes, il n'est **pas monarchiste**, ni même conservateur, il est au contraire un admirateur de la Révolution française (il visite l'épave du *Vengeur* en 2, XX), le financier des peuples révoltés comme les Grecs (2, VI) et il vénère un terroriste abolitionniste comme John Brown (2, VIII). Il est aussi un fervent adepte du progrès scientifique... Par contraste, alors que, par exemple, les chemins de fer se développent dès 1830 en Europe, on n'en trouvera pas une seule mention dans toutes les œuvres poétiques et romanesques de cette époque. Mais il est, comme les romantiques, en **rupture avec la société** ; il s'est retiré dans sa *tour d'ivoire* comme on le disait d'Alfred de Vigny. Il place au-dessus de tout sa liberté personnelle



Mais il est lui aussi **marqué par le malheur** : il pleure quand il perd ses compagnons (1, XXIV et 2, XIX) et pleure devant les portraits de sa femme et de sa fille (2, XXI).

Il a d'ailleurs sans doute des **pulsions suicidaires** qu'il exprime en regardant l'orage en face (2, XIX) et en dirigeant le *Nautilus* vers le maelström, peut-être pour s'y anéantir (« C'est là que le *Nautilus* – involontairement ou volontairement peut-être, – avait été engagé par son capitaine », 2 XXII)

Il a aussi les traits d'un **sorcier**, avec « ses mains fines, allongées, éminemment “psychiques” (...) c'est-à-dire dignes de servir une âme haute et passionnée. » et un regard qui « vous pénétrait jusqu'à l'âme » (1, VIII). **Il a sa propre religion**, avec les icônes de ses saints personnels dans sa cabine (2, VIII), et il officie lui-même pendant les enterrements (I, XXIV).

Il est enfin un **amoureux de la nature**, qu'il contemple avec plaisir et qu'il oppose à la société humaine qu'il méprise : « Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. » (1, X).